

Christophe Dargère

ENFERMEMENT ET DISCRIMINATION  
De la structure médico-sociale à l'institution stigmaté

Presses universitaires de Grenoble

### L'accent grave

Le professeur : Élève Hamlet!

L'élève Hamlet (sursautant) : ... Hein... Quoi... Pardon... Qu'est-ce qui se passe... Qu'est-ce qu'il y a... Qu'est-ce que c'est?...

Le professeur (mécontent) : Vous ne pouvez pas répondre « présent » comme tout le monde ? Pas possible, vous êtes encore dans les nuages !

L'élève Hamlet : Être ou ne pas être dans les nuages !

Le professeur : Suffit. Pas tant de manières. Et conjuguez-moi le verbe être, comme tout le monde, c'est tout ce que je vous demande.

L'élève Hamlet : To be...

Le professeur : En français, s'il vous plaît, comme tout le monde.

L'élève Hamlet : Bien, Monsieur. (Il conjugue) : Je suis ou je ne suis pas  
Tu es ou tu n'es pas

Il est ou il n'est pas

Nous sommes ou nous ne sommes pas

Le professeur (excessivement mécontent) : Mais c'est vous qui n'y êtes pas mon pauvre ami !

L'élève Hamlet : C'est exact, monsieur le professeur,

Je suis « où » je ne suis pas

Et, dans le fond, hein, à la réflexion,

Être « où » ne pas être

C'est peut-être aussi la question.

Jacques Prévert, *Paroles*

La première des violences, celle de la contention forcée ou semi-forcée dans un espace contraignant, où l'on n'a pas choisi d'être, doit toujours être décriée, combattue, surtout lorsqu'elle implique de profondes déclinaisons dont les effets martyrisent les corps et les esprits. L'ouvrage qui suit tentera de faire sortir des segments de réel, des tranches de vie contenues dans l'enceinte médico-sociale, qui présente la fonction en creux de faire taire les souffrances des sujets qui lui sont confiés et de leur en infliger de nouvelles.

« Au nom de quelle légitimité, de quelle gestion raisonnable, condamne-t-on des êtres humains à demeurer des sous-hommes, des parias exclus de la vie, de la dignité, et de toute prétention à la raison ? Nous avons bâti autour d'eux autant de murs que de théories, de classifications de toutes sortes et d'idées fausses. Peut-être est-il temps de reconnaître tout ce qui les enferme et leur accorder le droit d'être ce qu'ils sont. »<sup>1</sup>

Nicole Diederich

« Une acceptation fantôme est à la base d'une normalité fantôme. »<sup>2</sup>

Erving Goffman

---

1 Diederich, 1990, p. 161.

2 Goffman, 1975, p. 145.

## Introduction

---

Dans l'institution, il est un espace intéressant à observer. Il s'agit de la cour de récréation, qui, lors du temps de midi, est également le lieu d'entrée et de sortie du restaurant d'application. En ces lieux, les usagers sont en coulisse. Leur comportement, dans ce contexte spatio-temporel transitoire est celui du relâchement, du défolement. Ils ont parfois d'étranges attitudes. Ceci contraste avec la scène fabriquée par les allées et venues des clients du restaurant. Comme la cohérence de l'expression est de rigueur, la sanction sociale sévit à l'encontre des usagers (regards prolongés des clients, mais aussi réflexions à voix basse, sourires en coin, etc.).

Un jour, observant une situation de ce type dans cet espace (un usager courant pieds nus et brandissant ses chaussures pour faire rire son auditoire en renversant une dame âgée qui sortait du restaurant), je décide de consigner cette scène de rue fabriquée dans la vaste coulisse de l'institution et l'inverse que cela m'évoqua. La scène (rue) devient coulisse lorsqu'une pensionnaire en crise quitta précipitamment les murs de l'institution pour se calmer devant l'entrée, dans la rue, plus à l'aise au milieu des passants médusés pour finir sa crise qu'à l'intérieur de l'institution, devant ses camarades et le personnel.

Je rédige tout cela sur mon carnet de bord, à partir de mon poste d'observation (la salle du foyer donnant directement sur la cour). Je suis de garde à ce moment avec une collègue. Aussi, je décide de m'isoler, en quittant la pièce quelques instants pour me créer une coulisse à l'extérieur, afin de rédiger dans le calme ces quelques observations. Me voici donc dehors, devant la porte du foyer, assis sur un banc. Je commence d'écrire tranquillement, puis, après un certain temps de rédaction, cherchant une formulation satisfaisante, je lève la tête... et m'aperçois que je suis juste en face de la salle de cantine du personnel, où une bonne quinzaine de membres du personnel prend son repas.

Conscient d'être dans une situation inverse à celle que je présumais (totalement en scène au lieu d'être en coulisse et donc en flagrant délit d'observation participante – alors que celle-ci est secrète – et également en flagrant délit de défaut de surveillance puisque je suis censé être avec les élèves et ma collègue à l'intérieur du foyer), il me vient une très étrange réaction. Dès la conscience de cette exposition aux autres, je cesse de formuler mes observations au beau milieu d'une phrase, l'achevant en écrivant n'importe quoi, en l'occurrence en copiant la plaque d'immatriculation d'une voiture garée dans la cour. Je ferme rapidement mon carnet et retourne en vitesse dans la salle du foyer. Pourquoi cette réaction absurde, cet étrange sentiment faisant qu'en une fraction de seconde j'eus l'impression qu'une quinzaine de visages se pencha sur mes écrits ? Pourquoi cet écart avec la réalité (il est fort probable qu'aucun collègue ne m'ait vu) ? Et quand bien même si tel était le cas, l'on a sans doute considéré que j'étais en train de rédiger un rapport quelconque. Il est en tout cas impossible que l'on sache que je suis en train de faire des observations sociologiques à cet instant. J'eus en fait conscience de la double infraction commise (observer secrètement et ne pas surveiller les usagers). Le retournement spatial de la coulisse en scène devint interférence et fit voler en éclats la maîtrise de mes impressions. L'observateur incognito est ainsi dans cette position d'attente, de retournement de situation, avec le sentiment grisant d'être en sursis dans son fonctionnement secret, en mettant ce qui est en œuvre pour le rester ; et le désir plus inconscient d'être démasqué, voire libéré de cette culpabilité pesante qui consiste à mentir quotidiennement sur son identité. C'est là tout le charme imprévisible de la dramaturgie sociale et de la prégnance de ses cadres sur les situations sociales et les acteurs qui les fabriquent. En quelques secondes les coulisses deviennent scènes et les observateurs sont observés...

L'analyse institutionnelle suivante se nourrit, dans une très large proportion, de la sociologie d'Erving Goffman. Elle tente notamment la corrélation inédite entre les concepts de stigmaté et d'asile, tout en reposant sur l'interactionnisme symbolique, dont la fonction est de révéler la vie quotidienne des acteurs de l'institution médico-sociale.

## Concepts et théories

« Le Puy, le 3 mai 1915

Chère Marie,

J'ai reçu ta lettre avant-hier soir où tu me dis que je ferai peut-être bien de demander à partir. Je te dirai que je suis sur la liste du premier détachement d'auxiliaires. On devait même partir il y a deux ou trois jours mais ça a été retardé et je ne sais pas quand est-ce que l'on va partir. »<sup>1</sup>

### **La force du stigmaté**

Pourquoi une femme follement amoureuse de son mari vient à lui demander de partir au front, risquant de mettre sa vie en péril, alors qu'il est versé dans le service auxiliaire, et qu'il coule des jours tranquilles à l'arrière, bien loin des zones de combat ? Cette jeune épouse vit une situation intenable dans son village. Cantonné dans un dépôt situé à plusieurs centaines de kilomètres des lignes de front, son mari n'est toujours pas parti au combat. Les premiers mois du conflit de 1914-1918 ont provoqué de véritables saignées dans les effectifs des troupes. Ainsi, les jalousies relatives aux différences que le sort a réservées aux soldats commencent à envenimer les relations dans les villages français. Certaines femmes sont devenues veuves. Il y a un nombre invraisemblable de disparus et de prisonniers dont on est sans nouvelle. Des époux, des fiancés, des fils, des frères reviennent gravement blessés, défigurés, amputés, parfois atteints de troubles psychiques importants. Ceux qui ne sont pas encore mobilisés, ou ceux qui ne sont pas encore partis dans les zones de combat sont considérés comme des planqués injustement privilégiés par rapport à ceux qui ont perdu la vie, qui sont diminués dans leur intégrité physique et mentale. Dans l'exemple mis ici en évidence, la jeune femme est à tel point contrariée qu'elle

---

1 Dargère, 2010, p. 64.

demande à son mari de partir combattre pour laver l'honneur familial de ce genre d'affront. Cette requête tout à fait paradoxale consistant à demander à son époux d'aller au « casse-pipe » démontre bien la terrible pression subie par ceux qui sont encore épargnés. En contrepartie, les chanceux qui sont passés au travers d'une tragédie familiale subissent la sanction sociale infligée par ceux qui ont payé le prix fort. Il y a là un bien étrange mécanisme. La souffrance inhérente à la guerre doit être partagée par le plus grand nombre et doit se répartir. Entre l'insupportable humiliation de voir l'opprobre jeté sur sa famille et l'angoissante idée de savoir son mari exposé au danger en permanence, la jeune femme doit trancher. Elle fait un choix rationalisé et préfère assumer la souffrance du déchirement et de la mort, plutôt que de vivre les effets de la sanction sociale. Elle demande donc à son époux de se porter volontaire sur la liste du prochain contingent devant gagner le front... Ce détour historique permet de mettre en évidence la force dévastatrice du stigmaté, qui s'avère être ici un phénomène particulièrement ravageur. Il tourmente, angoisse et expose quiconque en fait l'expérimentation sociale. Cette prégnance et ce pouvoir destructeur du stigmaté conceptualisé par Erving Goffman (1975) constituent une forme de fil rouge qui se déclinera tout au long de l'ouvrage.

### **La force de la contention**

Notre société possède une vaste coulisse contenant un nombre important d'individus considérés comme improductifs, déviants, inadaptés, incapables. Les établissements qui constituent cet espace en marge assurent la contention de ces individus. Maintenus parfois une vie durant à la périphérie de notre évolution sociétale, ces lieux de prise en charge n'ont qu'une porosité réduite, voire nulle, avec la matrice sociale de référence. Ce processus de maintien repose sur la logique de filière. Les institutions pour adultes succèdent aux structures pour adolescents, qui prennent elles-mêmes le relais des établissements pour enfants. Des maisons de retraite adaptées se construisent, parfois attenantes aux institutions pour adultes. La stabilisation de cette population dans ces cantonnements se fabrique avec les effets de la violence institutionnelle qui régule le fonctionnement de ces établissements. Le placement en institution est un cheminement douloureux, parsemé de violences multiples pour les pensionnaires qui subsistent en ses murs.

Ces souffrances sont encore fréquemment passées sous silence, et les fonctionnements de certaines institutions demeurent bien obscurs. Je prendrai l'exemple d'une abominable histoire criminelle, les Sept disparues de l'Yonne. Concernant des enfants et des adolescents, il s'agit d'une des pires que notre pays ait connue au cours du xx<sup>e</sup> siècle. Cette affaire ne s'explique pas uniquement par le fait que ces malheureuses jeunes filles ont un jour croisé la route d'Émile Louis. Leur destin a aussi été scellé par le fait qu'elles appartenaient toutes à la même institution médico-sociale. Si elles avaient été scolarisées en collège ou en lycée, elles n'auraient jamais été considérées comme étant disparues volontaires devant l'institution judiciaire, puisque c'est la seule réponse que l'on a donnée face à leurs disparitions qui se sont étalées tout de même sur plusieurs années. Les autorités auraient traité leur situation de manière radicalement différente et la liste des victimes n'aurait pas été si conséquente si ces jeunes femmes avaient été collégiennes ou lycéennes. Mais elles étaient toutes placées dans le même institut médico-éducatif. L'importance et le sens de leur existence étaient considérés d'un degré moindre, du simple fait que leur destin était livré à l'entité médico-sociale, ainsi qu'à son pouvoir d'englobement total du sujet, qui s'avéra fatal dans cette tragédie sordide. L'institution qui est l'objet de la présente analyse détient ce pouvoir. Ainsi sera-t-elle pensée comme l'asile décrit par Erving Goffman (1968).

## **La pluralité des peines**

Une des violences commise à l'encontre des sujets placés dans l'enceinte médico-sociale est indéfectible et originelle. Elle colle à la peau des enfants, des adolescents et des adultes qui font l'expérimentation de ces structures. Ce processus discriminatoire et inéluctable se conceptualise par le stigmat. Celui-ci se fabrique selon des mécanismes sociaux infligeant des souffrances plurielles à des personnes déjà en grande détresse. La sanction sociale produite par le stigmat se greffe sur des histoires de vie douloureuses, des parcours complexes ayant justifié le placement institutionnel auprès des instances officielles. Cette solution idéologique, en réponse à ces trajectoires de vie chaotiques se traduit par une politique de dissimulation instrumentalisée avec un placement légitimé et entériné dans les murs de l'asile. Ainsi, dès qu'une manifestation existentielle provenant de l'entité médico-sociale



tente une sortie, il faut lui signifier par la stigmatisation sa condition déviante et indésirable pour la scène sociale de référence. Le stigmaté est une identité sociale bafouée, fabriquée et attribuée par les schèmes normatifs de notre société. Il provoque une source considérable de violence et de souffrance auprès de ceux qui en subissent les effets. Concrètement, sur les planches de la dramaturgie sociale, le stigmaté se traduit par la brimade, le dénigrement, la moquerie, le rejet, l'insulte, la catégorisation. Il induit de profonds sentiments de mal-être générés par la honte et l'humiliation. Pour contourner, prévenir ou éviter ces situations qui ébranlent leur santé mentale, les usagers de l'institution médico-sociale développent en permanence d'usantes et aliénantes stratégies. Chacun compose avec les moyens du bord pour gérer un quotidien pesant, alourdi par une attribution identitaire que le stigmaté fabrique. Il doit jongler en permanence avec trois formes de souffrance complexifiant à outrance son cheminement dans la vie. Il y a des données qui le rangent dans la catégorie des individus dits déficients intellectuels. À cela s'ajoutent les violences inhérentes à sa vie de reclus en institution et la sanction sociale qu'il subit dans les scènes de la vie quotidienne, du fait de ces conditions. Cette triade symbolique s'est fondue en un magma pathogène attribuant d'inextricables caractéristiques à l'histoire de l'usager. Il a envahi si sournoisement et si pleinement sa structure psychologique que l'on qualifiera son lot quotidien de survie « socio-institutionnelle ». Les démonstrations qui suivent mettront l'accent sur cette forme de triple peine.

## **Mettre en scène la vie quotidienne**

La recherche se déroule dans une institution médico-sociale. Elle repose sur des scènes de vie destinées à fournir une lecture quotidienne de son fonctionnement, essentiellement par l'intermédiaire de l'évolution ordinaire des acteurs qui la font vivre. L'on rejoint ici le dernier volet de la sociologie de Goffman si l'on admet la trilogie suivante: le stigmaté, l'asile et la mise en scène de la vie quotidienne. La dramaturgie sociale est un moyen qui permet de décrire la réalité de l'espace institutionnel. Les concepts centraux sont basés sur la représentation de l'acteur comme « réalisation dramatique »<sup>2</sup> dans les situations sociales

---

2 Goffman, 1973, tome 1, p. 36.

anodines, selon des connotations métaphoriques relatives au théâtre. Goffman use de cette métaphore pour décrire les relations humaines, mécaniquement structurées par des interactions, dans une situation qui répond elle-même à un ordre social empreint de codes référents interdépendants régissant la vie quotidienne. L'acteur goffmanien se présente comme un acteur de théâtre en représentation, se donnant à voir et à lire, en expression de lui-même, livré aux impressions qu'il produit sur les autres dans des situations ordinaires qui le socialisent et qui fabriquent l'institution. Il compose avec la conscience omniprésente du risque. Dans tout espace professionnel, chaque situation implique une représentation avec un minimum de cohérence expressive et de maîtrise des impressions. Ainsi la vie institutionnelle est-elle intense en matière d'enjeu dramaturgique car elle exige des représentations stratégiques dans un espace contraignant. Selon Berger et Luckmann, la vie quotidienne est « considérée comme donnée en tant que réalité. Elle n'exige pas de vérification supplémentaire au-dessus et au-delà de sa simple présence. Elle est simplement là, en tant qu'artifice allant de soi et obligé. Je sais qu'elle est réelle. Même si je suis capable de douter de sa réalité, je suis contraint à me détacher de tels doutes dans la mesure où j'existe dans la routine de la vie quotidienne »<sup>3</sup>.

Il faut saisir les représentations comme des actions destinées à faire émerger une forme de réalité construisant le fonctionnement d'ensemble de l'institution, selon des effets produits sous des formes translatives et réflexives. À une représentation correspondent sa lecture et son interprétation. L'acteur présente ainsi deux fonctions qui régulent la dramaturgie sociale : il produit et analyse la représentation. Il convient ici d'insister fortement sur la dimension du signifiant dans la représentation de l'acteur goffmanien. Pour être compris, il doit effectuer des représentations dans un canal interprétatif accessible à tous. Ceci n'est pas simple lorsqu'elles s'enchaînent les unes aux autres, qu'elles se modifient selon leur processus d'évolution et la tournure que prend la situation sociale. Dans le même temps, se négocie l'identité de l'acteur, en perpétuelle redéfinition, selon les réponses apportées par ses représentations, mais aussi selon le fait que celles-ci suscitent de nouvelles questions. En ce sens, l'institution doit se penser comme un espace quotidiennement

---

3 Berger / Luckmann, 2003, p. 37.

renégocié, selon des actes fortuits et anodins, mais aussi des stratégies rationalisées et calculées. L'ensemble de ces agissements s'inscrit dans un environnement en constante fluctuation. C'est ainsi qu'une forme de réalité émerge, se lit, et se décrypte.

## Le contexte de la recherche

L'étude qui suit ne comporte ni questionnaires ni entretiens. La méthode utilisée vise la saisie de segments de réel, la consignation de situations sociales, inspirée en cela par la démarche des ethnologues.

### **Présentation du contexte de la recherche et de l'institution**

Le présent ouvrage reprend la deuxième partie de ma thèse de doctorat<sup>4</sup>. Ce travail universitaire est une ethnographie qui repose sur une observation participante, rendue possible par ma présence dans la structure étudiée. Je suis resté six années dans l'établissement en qualité d'instituteur spécialisé, avant de procéder à ce travail d'observation. Le support analytique repose sur un carnet de bord rédigé au jour le jour. Pendant une année scolaire pleine, j'ai ainsi scrupuleusement consigné et matérialisé sur du papier des segments de réel, des tranches de vie, des scènes quotidiennes, des moments qui se fondent en espaces, et des espaces en moments... De cette démarche proviennent l'ensemble des situations évoquées et reprises dans les développements qui suivent. L'institution observée comporte une soixantaine de salariés. Elle reçoit une centaine d'adolescents âgés de douze à vingt ans. Ceux-ci sont placés et orientés par les instances officielles pour déficience intellectuelle légère sans troubles associés du comportement. Pour la plupart, les usagers proviennent de l'école primaire, adaptée ou non. Ils quittent ensuite l'IMPro pour rejoindre les structures de travail protégé pour adulte. Ce mécanisme de continuité dans l'entité médico-sociale (Blanc, 1999) constitue la logique d'articulation de la « filière pédagogique-productive »<sup>5</sup> également appelée

4 Dargère, *La violence institutionnelle comme mode d'ajustement de filière: ethnographie et lecture goffmanienne d'une institution médico-sociale*, thèse de doctorat, 644 pages, université Lumière Lyon II, février 2011.

5 Zafropoulos, 1980, p. 124.

« filière médico-professionnelle »<sup>6</sup>. Nombre de professions cohabitent dans cette institution : éducateur, éducateur technique, moniteur éducateur, infirmière, psychologue, psychiatre, psychomotricien, orthophoniste, assistante sociale, agent de service, ouvrier d'entretien, cuisinier, secrétaire, comptable, professeur des écoles, professeur de sport, cadres, metteur en scène, conseillère économique, sociale et familiale.

### *Le contexte temporel*

L'observation s'étale sur une année scolaire entière. Elle est précédée de plusieurs années de présence dans l'institution également consacrées à des lectures théoriques et à des questionnements relatifs au sujet de la thèse. Cette remarque est importante, car l'observation ne justifie pas ma présence initiale dans les murs de l'entité médico-sociale. Le choix de saisir une année scolaire est purement subjectif et tout à fait discutable. Néanmoins, s'agissant de prendre un segment de réel caractéristique, c'est-à-dire signifiant quelque chose en termes de représentation, il m'a semblé que l'observation d'une année scolaire était pertinente. Ceci étant, elle a commencé bien auparavant, à compter du jour où je suis entré pour la première fois dans l'établissement. En effet, à partir de cet instant je n'ai cessé de me fabriquer une mémoire institutionnelle, ce qui souligne la difficulté de la réinterroger de manière scientifique par la suite, avec un nouveau regard. L'observation se déroule pendant les heures de travail mais rarement sur un temps de classe. Elle se décline aussi pendant les moments transitionnels entre la sphère privée et la sphère professionnelle. Cela concerne les heures de repas, les temps de pause, les rencontres dans les couloirs, les trajets institution / domicile. Elle peut aussi parfois se produire sur des horaires inhabituels lorsque les élèves ont des projets spécifiques, comme les sorties scolaires, qui peuvent durer plusieurs jours.

### *Le contexte spatial*

Les lieux observés sont essentiellement les diverses pièces de l'institution, son annexe, avec des éléments de décor produisant des situations sociales bien spécifiques. Les salles de classe, de réunion, du personnel,

---

6 Zribi, 1987, p. 22.

le secrétariat, la cour de récréation, le réfectoire furent des lieux fréquemment consacrés à l'observation. Il y a également des espaces de passage comme les couloirs, les halls, dont la fonction originelle est de relier les espaces dramaturgiques que constituent les salles de classe ou de réunion. Ces lieux transitionnels présentent la fonction dérivée de coordonner et de réguler la vie institutionnelle, qui se joue en grande partie dans ces espaces que les couloirs desservent pour leurs fameux bruits. Il y a aussi les endroits périphériques, comme le parvis, les rues adjacentes, le trajet institution / annexe, dont la fonction est semblable à celle des couloirs. À cela s'ajoutent les alentours du quartier et les lieux sur lesquels se déroulent certains projets, comme les salles de spectacles, les musées, les gîtes ruraux, les terrains de sport.

### *Le contexte social*

L'observation concerne le personnel salarié de l'institution, les usagers, les stagiaires, les intervenants extérieurs. Il y a aussi les individus d'une manière générale qui sont les acteurs des diverses situations sociales se déroulant à l'intérieur ou à l'extérieur de l'institution. Deux types de situations sociales se distinguent. Celles qui sont formelles et qui relèvent de l'environnement professionnel pur, quand les salariés sont au travail, en situation d'exercice. Ce temps peut se considérer comme formel parce qu'il engage l'individu dans certains schémas de représentations d'acteur, à commencer par sa présence, dans des espaces où les conduites sont contraintes. Ces situations sociales se déroulent dans des lieux repérés et stables qui sont prévus à cet effet, comme les salles de classe, les salles de réunion. Ce type de contexte se traduit par une grande variabilité en matière d'intensité dramaturgique. Par exemple, il y a de petites salles confinées prévues pour des réunions de synthèse confidentielles au sujet des usagers. De grandes salles de réunions, sortes de places publiques, donnent inversement tribune au discours institutionnel. Le décor et la dimension spatiale servent la dramaturgie sociale, mais à l'origine, c'est peut-être celle-ci qui a défini et fabriqué ces espaces. Il est d'ailleurs intéressant d'observer le lien entre la dramaturgie et l'espace, lorsqu'ils ne font pas bon ménage. Tel est le cas lorsque des collègues se sentent mal à l'aise dans une salle, qui ne comporte pas d'autres accessoires que des chaises, collées aux quatre murs de la pièce, comme si elles voulaient repousser ceux-ci

d'un espace central vide et oppressant. Dans ces espaces, le recueil des situations sociales est immédiat, mais la parole ne se libère pas facilement, elle est contenue et filtrée.

Par situations sociales informelles on entend le second type d'événements observés. Elles ne se produisent pas dans le contexte temporel de l'exercice professionnel en tant que tel. D'une manière générale, les acteurs sont sur leur lieu de travail, dans l'institution, mais ils n'ont pas de responsabilité impartie contractuellement. Ces situations se déroulent dans d'autres espaces prévus à cet effet transitoire, tels que la salle de pause ou la salle de réfectoire. Dans la salle du personnel, il est intéressant d'observer la manière dont les salariés protègent leur territoire. Par exemple, les usagers qui entrent dans la pièce pour demander à voir l'un d'entre nous se font systématiquement éconduire avec fracas. De même lorsque le téléphone sonne dans le couloir, personne ne veut sortir pour aller répondre alors que ce coup de fil est forcément destiné à l'un d'entre nous. Outre des aspirations à un temps de calme, cela révèle une revendication plus profonde. Le personnel désire pouvoir disposer d'un espace où l'on décompresse, fume une cigarette, prend un café. Chacun met à profit la disposition de ce lieu non contraignant où il peut baisser la garde. En effet, dans ce type d'environnement spatial, l'acteur diminue l'autocontrôle de ses affects. La situation d'alarme dans laquelle il se trouve pendant son temps de travail s'amenuise, ce qui lui permet de bénéficier d'un espace de liberté tout relatif dans ce système contraignant. Les situations sociales informelles se développent considérablement en ce lieu. Elles sont de deux ordres. Il y a celles que l'observateur impulse, provoque et oriente. Ce sont des entretiens non directifs, des conversations intéressées. Il y a aussi les situations flottantes, à vivre telles quelles. Elles se déclinent lorsque l'observateur se greffe dans une situation sans intervenir, sans participer, sans rechercher une quelconque direction, ni une quelconque issue. La contingence des faits peut entraîner l'observateur dans un processus qu'il ne maîtrise pas. Elle le conduit à des observations encore plus insoupçonnées que les autres. Par exemple, cherchant une petite cuillère en salle du personnel, je déclenche bien involontairement une discussion sur un conflit entre deux salariés, ou encore, en quête d'une pièce de monnaie au secrétariat pour boire un café pendant mon temps de pause, je me retrouve absorbé dans un enchaînement d'événements incontrôlables...

## À propos de l'observation participante

Il convient de préciser certains points inhérents à cette méthode de recherche qui consiste à recueillir des matériaux provenant du terrain destinés à l'analyse institutionnelle.

### *Une sémantique complexe*

L'observation participante incognito fut initialement utilisée en anthropologie. En dépit des problèmes déontologiques importants qu'elle induit, cette méthode s'est généralisée en traversant le champ disciplinaire voisin afin de rejoindre la sociologie, essentiellement pour des recherches dans le domaine de la déviance et du travail. Cette méthode d'observation n'est pas la plus académique qui soit. Loin de faire l'unanimité, sa définition est entourée d'une sémantique qui ne contribue pas à sa lisibilité. Certains auteurs clivent « l'observation clandestine » et « l'observation avouée »<sup>7</sup>, quand d'autres dissocient « l'observation incognito » de « l'observation à découvert »<sup>8</sup>. D'autres déclinent de manière plus précise encore le statut de l'observateur. Il y a « le participant complet », « le participant comme observateur », « l'observateur comme participant » et enfin « l'observateur complet »<sup>9</sup>. La mission de celui qui pratique cette méthode consiste à « faire du renseignement »<sup>10</sup>, à jouer « le rôle d'espion observant par le trou de la serrure »<sup>11</sup>, à endosser le rôle de celui ne « jouant pas franc jeu »<sup>12</sup>. L'énumération sémantique de ce court paragraphe montre le trouble qui entoure la définition du statut de celui qui observe, sans que cela ne soit porté à la connaissance de ceux qui sont observés. Ici la mission repose sur deux dimensions du jeu. Il y a le jeu d'acteur, celui de l'espion selon Hughes et Copans. Plus généralement, on retrouve le jeu de l'acteur goffmanien, avec toutes les gammes des représentations frauduleuses envisageables pour donner cohérence à l'expression de l'observateur, dont les fondements reposent sur l'agir naturellement.

7 Rivière, 1999, p. 23.

8 Arborio / Fournier, 1999, p. 29.

9 Winkin, 1996, p. 159-160.

10 Copans, 2001, p. 157.

11 Hughes, 1996, p. 278.

12 Beaud / Weber, 2003, p. 119.

Il y a également le jeu sur le terrain et les règles qui le fixent. C'est en effet un vaste problème que de définir les orientations déontologiques et méthodologiques de la recherche, puisque l'observateur évolue originellement sur un terrain savonneux, avec ce choix assumé de pratiquer l'observation participante incognito.

La mise à jour du quotidien des uns et des autres, si l'on se réfère à la définition originelle de la sociologie et de son étymologie tirée du latin (*socius* = compagnon) et du grec (*logos* = discours) est la priorité de la recherche. Il ne s'agit pas de régler des comptes, de critiquer aveuglément, mais plutôt de révéler, de dévoiler le fonctionnement d'un univers clos et parfois pathogène, avec le désir d'aller dans la même direction que Pierre Bourdieu lorsqu'il livre dans un entretien ce qu'il pense de la fonctionnalité de l'ensemble de son œuvre :

« Oui, vous avez dit deux mots qui encore une fois me font plaisir. Vous avez dit *révéler*, *dévoiler* et non pas *dénoncer*, ça, c'est très important parce qu'on pense que dévoiler c'est dénoncer et un des problèmes c'est qu'effectivement, les choses que la sociologie dévoile sont soit implicites soit refoulées et le simple fait de les dévoiler a un effet de dénonciation. En outre, ceux qui lisent ou entendent parler de ce qui est dévoilé sont atteints dans des choses très profondes qu'ils ne veulent pas qu'on sache, qu'ils ne veulent pas savoir. Du coup ils prêtent au sociologue une intention de dénonciation. En disant *dévoilement*, vous avez déjà, je pense fait un pas très important dans la direction de ce que je crois être la vérité de mon travail. »<sup>13</sup>

### *Nuire à l'observé*

La production ethnographique est une double violence symbolique selon Jean Copans (2001). Observer un environnement social, participer à son évolution, que l'on soit connu ou non des individus étudiés, implique une violence culturelle et politique. Le détachement du chercheur, la distance prônée pour sa démarche, sa non-implication dans le fonctionnement du système lui attribuent une position supérieure à ceux qu'il observe. D'une part, il bénéficie d'un rapport à la responsabilité particulièrement confortable, proche du statut immunitaire. Il revendique d'autre part celui d'expert. Du fait de sa formation et

13 Bourdieu, 2002, p. 14.



de la spécificité de son regard, il serait en mesure de mieux comprendre, en quelques temps d'observation, un système au sein duquel des individus évoluent depuis longtemps. Le confort dans un engagement dépourvu de risque, la prétention scientifique construisent la violence symbolique entre l'observé et l'observateur. Penser autrui comme objet d'étude, chercher à l'objectiver, c'est en quelque sorte dénigrer, voire nier son identité propre :

« La haine que suscite à l'occasion l'historien démystificateur vise presque quotidiennement celui qui témoigne du comportement de gens parmi lesquels il a vécu. Et ce n'est pas tant la rédaction d'un rapport qui dérange les individus étudiés que le fait même d'être pensé en termes objectifs »<sup>14</sup>.

Le second aspect cité par Copans concerne les violences symboliques qu'exerce l'observateur. Pour recueillir de matériaux destinés à sa recherche, il manipule, use de tactiques et de stratégies. Il faut mettre en évidence ce qui peut s'avérer fâcheux pour la catégorie des gens observés s'ils venaient à prendre connaissance du contenu de l'étude produite à leur insu. Il y a les désagréments liés au fait de ne pas se reconnaître en étant injustement et péjorativement décrits. De plus, les observés peuvent se sentir lésés, floués, roulés, dénoncés, trahis, moins sur les résultats de l'enquête, que sur la manière dont celle-ci s'est déroulée. Ainsi, la population étudiée ne contrôle ni son image ni son discours dans le cadre d'une observation incognito. Cette absence d'autocontrôle sur le discours et le comportement fournit un matériau brut. L'arrangement du décor qui présente une fonction de régulateur comportemental n'est pas possible avec une observation clandestine. Si cette stratégie d'aménagement couvre des agissements parfois ignobles, elle permet cependant d'ajuster l'image des observés pour la rendre digne. Outre la subjectivité des éléments recueillis, ce qui pose véritablement problème avec l'observation participante incognito, c'est le droit à la dignité en termes d'image, de contrôle de propos, et des impossibles corrections et rétroactivités pour celui qui est observé (Goffman, 1987).

---

14 Hughes, 1996, p. 278.

*Protéger l'observé*

La conjoncture de l'enquête étant posée, puisqu'il a été décidé d'observer une catégorie d'individus à son insu, il s'agit de la protéger selon des règles déontologiques élémentaires. Ainsi, dans la rédaction de mon carnet de bord, il n'y a pas de continuité pour la dénomination anonyme des acteurs qui sont pourvus de prénoms d'emprunt. Par exemple, un individu nommé Auguste un jour, le sera pour la totalité de cette journée, mais il se nommera Charles, ou Hector le lendemain, Auguste caractérisant un autre individu cet autre jour. L'instauration de cette modalité systématiquement appliquée est destinée à ne pas permettre l'identification des salariés susceptibles de se reconnaître ou d'être reconnu sur des faits qui reviennent ou qui perdurent. Cette règle déontologique nécessaire constitue un obstacle important dans l'évaluation des conduites d'acteurs sur le long terme. Ceci a pour effet de morceler l'évolution de l'année observée, séquencée quotidiennement en épisodes à saisir comme une totalité reductible le jour d'après. Mais plus que des conduites d'acteurs, il s'agit de mettre en évidence les rouages institutionnels de la structure en utilisant les interactions quotidiennes qui se déroulent en son sein. Autrement dit, les situations comptent au moins autant que les individus qui les fabriquent. C'est pourquoi elles sont codifiées, avec des brouillages volontairement réalisés, concernant notamment le sexe, la fonction de la personne, et la situation temporelle de l'événement.

Une dérive pourrait aussi consister à prendre systématiquement le parti des usagers, originellement victimes, face aux membres du personnel, qui eux ont fait le choix conscient d'être présents dans la structure. Un effort d'objectivation doit toujours accompagner l'analyse lorsqu'il y a une mise en confrontation des deux catégories observées. D'ailleurs, si les salariés sont repérés clairement par rapport à leur profession, je fais le choix de considérer les adolescents placés comme des usagers, des pensionnaires, des adolescents, parfois même des élèves. En revanche, je n'emploierai que très rarement la notion de déficience intellectuelle, qui est fautive pour une grande partie de cette population placée.

## Collecte et interprétation des matériaux analytiques

Le premier et le plus important support de la recherche est le carnet de bord. C'est un fondement sur lequel repose la démarche ethnographique. Yves Winkin (1996), attribue trois fonctions au carnet de bord. Il y a la fonction cathartique qui établit le rapport entre le chercheur et son terrain. Cette fonction très particulière s'avère être psychanalytique à certains moments. Elle permet à l'observateur de consigner ce qu'il ressent et notamment ce qui lui est déroutant, insaisissable, déplaisant, désagréable. La seconde fonction est empirique. C'est la saisie brute du terrain, la plus vaste possible, avec un souci constant du détail, quel que soit l'ordre dans lequel les événements se déroulent. Il faut écrire le réel coûte que coûte dans un premier temps, avant de pouvoir réaliser des notes plus théoriques, plus lisibles, et plus construites. La dernière fonction est à la fois réflexive et analytique. Le journal est le point d'ancrage des allers-retours incessants entre le chercheur, son terrain et les corrections, ajustements et aménagements qu'il est constamment amené à faire. C'est à ce prix que se dégageront des tendances récurrentes, potentiellement exploitables et conceptualisables pour l'interprétation et le développement théorique. Le journal doit donc être repris sans cesse, le temps de travail à la maison étant plus important que celui passé à observer sur le terrain. Pour la recherche, il y eut la prise de note manuscrite quotidienne sur des feuilles de brouillon volantes, où était consignée la date. Ensuite, il y avait la reprise quotidienne et toujours manuscrite de ces notes à tête reposée pour ajouter des précisions et des modifications à ce qui avait été noté dans la journée. Enfin, consécutivement au départ du terrain, il y eut une longue période de mise en jachère, soit une phase de distanciation nommée ainsi par les anthropologues. J'ai repris le carnet de bord environ un an après mon départ de l'institution, afin de rendre lisible des prises de notes, des annotations. J'ai ainsi obtenu un manuscrit cohérent d'un point de vue chronologique, lisible sur un plan graphique, lexical et syntaxique. J'ai ensuite opéré la saisie informatique, en y apposant les dernières remarques qui me revenaient en mémoire, tout en peaufinant la formulation des écrits.

La démarche ethnographique se constitue en fonction de cette approche heuristique, notamment en ce qui concerne la rédaction du carnet de bord alimenté par des faits quotidiens. Celui-ci peut faire l'objet

de deux types d'analyse. Le support peut être thématique, le carnet de bord est alors traversé par une même problématique. Il y a aussi l'approche chronologique qui prend les faits quels qu'ils soient, et comme ils viennent. Le matériau constitué par le carnet de bord est lui-même particulièrement malléable. Il est envisageable d'en extraire une séquence pour démontrer par exemple les difficultés matérielles que rencontre l'observateur en situation d'observation, mais cet épisode transcrit peut très bien alimenter une démonstration à propos de la violence institutionnelle, ou encore mettre en évidence des stratégies d'acteurs. Ici, la signification du matériau recueilli est vouée à celle que l'auteur voudra bien lui donner en dernier recours. Il convient dès lors de tenir pour essentielles les remarques de Laplantine et Wittgenstein sur les spéculations explicatives, lorsque le chercheur est parvenu au stade de l'interprétation des notes qu'il a recueillies. Selon Laplantine, « tout n'est pas susceptible de recevoir une explication »<sup>15</sup>. Il y a aussi ce propos de Wittgenstein qui va dans le même sens :

« Les savants qui voudraient toujours avoir une théorie!!! [...] sont dans l'incapacité de comprendre qu'il existe du hasard, de l'absurdité, du non-sens, que des êtres humains ou des groupes sociaux peuvent agir comme ils le font, sans raison particulière »<sup>16</sup>.

Peut-on faire confiance à l'acteur observé dans l'entité médico-sociale ? Les personnes interrogées par entretien ont la pleine conscience de ce fait présent, à savoir celui d'être interrogé. Ceci peut biaiser une certaine forme d'accès à la réalité et au discours qui la transcrit. La personne peut consciemment détourner cette réalité pour des raisons qui lui appartiennent. Par exemple, elle peut avoir conscience d'une réalité qui ne collerait pas avec ce qu'il considère comme il faudrait qu'elle soit, tant pour elle-même que pour l'intervieweur. Dans une observation clandestine, les individus observés sans le savoir pourront travestir leur discours pour une stratégie quelconque, mais pas pour ces ajustements de conscience. Ce qui est certain, c'est que ce contournement n'est pas relatif à la recherche sociologique. L'on saisira cet écart entre la réalité et le discours de l'acteur qu'il a consciemment décidé de travestir comme la construction d'une nouvelle réalité sans que

---

15 Laplantine, 1996, p. 111.

16 Wittgenstein, in Laplantine, *Ibid.*

la recherche n'interfère en cela. Tant est l'inverse pour la démonstration. Des individus ne se sachant pas observés n'exerceraient pas le même contrôle sur leurs propos s'ils le savaient. Autrement dit, s'il peut y avoir un travestissement du discours dans le cadre d'une interview, il y a aussi une sélection objective de ce qui est dit. Ceci n'est pas le cas pour une observation participante. Les acteurs s'expriment parfois sans retenue, sans objectivité, sans autocensure ni autocontrôle. Ainsi, la réalité peut s'avérer biaisée lorsqu'il s'agit de parler pour éviter de ne rien dire, de contester pour contester, de se plaindre pour se plaindre ou de réagir à chaud sur tel ou tel événement. Si l'entretien induit trop d'ajustements réflexifs, on serait tenté de dire que le recueil de conversations tirées de l'observation participante n'en présente pas assez. Quels qu'ils soient, les discours de l'acteur signifient cependant toujours quelque chose.

Permet-il un accès à la réalité avec ses propos? Concernant cette seconde question, il convient d'avancer tout aussi prudemment, car l'acteur, ses actions, ses représentations, ses discours permettent inmanquablement un accès à une forme de réalité. Mais de quelle réalité s'agit-il? Est-ce celle du chercheur, celle des acteurs de l'institution médico-sociale? La solution, me semble-t-il, pour ce qui est de l'interprétation du discours de l'acteur d'une manière générale, consiste à replacer le propos dans la chronologie des événements institutionnels, et à lui attribuer le sens qui est le sien dans la situation observée. La garantie la plus sûre contre une rationalisation excessive et tendancieuse à la spéculation explicative du discours de l'acteur, c'est l'usage d'une certaine naïveté dans sa prise en compte. Il faut donc procéder à de simples interprétations la plupart du temps, sans rechercher systématiquement à leur attribuer de second degré, ni d'intentions stratégiques sous-jacentes. Pour clore ce développement, il faut mobiliser Georges Devereux lorsqu'il évoque les perceptions de l'observateur et celles de l'observé, «qui se déclinent en une série infinie de contradictions, qui font bouler de neige»<sup>17</sup>. Dans mes analyses, j'ai ainsi pleinement conscience de flirter en maintes circonstances avec la surinterprétation.

Trois parties bien distinctes contribuent à étayer et à conceptualiser l'entité médico-sociale comme une institution stigmatée. Le premier

---

17 Devereux, 1980, p. 53.

chapitre reprend les concepts de stigmaté et d'asile pour les juxtaposer à la structure objet de l'observation. Cette reprise théorique aboutit sur une notion intermédiaire, celle de l'institution asile, qui valide sur l'IMPro certains concepts fondamentaux goffmaniens provenant d'*Asiles*, essentiellement relatifs aux effets néfastes de la contention. Le second chapitre tente de répondre à un triple questionnement contribuant à synthétiser tout ce qui est inhérent à la stigmatisation des usagers *intra-muros*. Comment la stigmatisation prend forme au sein même de l'institution? Quel groupe d'acteurs discrimine, quel groupe d'acteurs est objet de sanction sociale? Pourquoi stigmatise-t-on dans l'enceinte institutionnelle? Quelle est la fonction de la désignation d'un autrui pourtant affecté, en souffrance? Le dernier chapitre tentera le lien entre le stigmaté et l'institution. Quel est le visage du stigmaté à l'origine du placement institutionnel? Comment prend-il naissance dans les interactions qui fabriquent les scènes de vie quotidienne? De quelle manière parasite-t-il la vie sociale des usagers? Quels effets produit-il sur leur structure psychique déjà considérablement ébranlée? Comment les pensionnaires de l'entité médico-sociale gèrent-ils les effets du stigmaté? Quelles sont les ressources dont ils disposent pour contourner ce compagnon d'infortune gravé aléatoirement sur leur identité sociale?